

1

À chaque gorgée d'air que nous rejetons, c'est la mort qui allait nous pénétrer, et que nous chassons... Enfin il faudra qu'elle triomphe; car il suffit d'être né pour lui échoir en partage; et si un moment elle joue avec sa proie, c'est en attendant de la dévorer. Nous n'en conservons pas moins notre vie, y prenant intérêt, la soignant, autant qu'elle peut durer; quand on souffle une bulle de savon, on y met tout le temps et les soins nécessaires; pourtant elle crèvera, on le sait bien.

Les sermons sur la vie et sur la mort, Julius les connaissait aussi bien que n'importe qui. Il était d'accord avec les stoïciens, pour qui « dès notre naissance, nous commençons à mourir », et avec Épicure, qui disait : « La mort n'est rien pour nous, car quand nous sommes, la mort n'est pas là et, quand la mort est là, nous ne sommes plus. » En tant que médecin et psychiatre, il avait susurré ces mêmes paroles de consolation aux oreilles des mourants.

Bien que convaincu que ces sombres réflexions fussent utiles à ses patients, jamais il n'avait envisagé qu'elles pussent le concerner lui. Et ce, jusqu'à ce moment terrible, quatre semaines plus tôt, qui fit basculer sa vie.

Ce moment était survenu après le *check-up* de routine auquel il se soumettait tous les ans. Son médecin interniste, Herb Katz, vieil ami et ancien condisciple de la faculté de médecine, venait juste de terminer sa consultation. Comme d'habitude, il demanda à Julius de se rhabiller et de passer dans son bureau pour faire le point.

Herb s'assit à son bureau et éplucha le dossier de Julius. « Dans l'ensemble, tu m'as l'air plutôt en bonne forme pour un sale bonhomme de soixante-cinq ans. Ta prostate commence un peu à enfler, mais pas plus que la mienne. Tes composants sanguins, ton cholestérol et tes taux de lipides se comportent bien. Les médicaments et le régime font leur travail. Voici l'ordonnance pour le Lipitor qui, ajouté au jogging, a suffisamment fait baisser ton cholestérol. Tu peux donc relâcher un peu la pression et manger un œuf de temps à autre – tu sais que tous les dimanches j'en prends deux au petit déjeuner. Et voilà l'ordonnance pour le Synthroid. J'augmente légèrement la dose car ta glande thyroïde est peu à peu en train de fermer boutique : les bonnes cellules thyroïdiennes meurent et sont remplacées par de la matière fibrotique. Tout cela est parfaitement bénin, comme tu le sais. Ça nous arrive à tous et, moi-même, je prends des médicaments pour la thyroïde.

« Eh oui, Julius, aucun de nous n'échappe au fatidique vieillissement. Non seulement ta thyroïde, mais le cartilage de ton genou s'épuise, les follicules de tes cheveux sont en train de mourir et tes disques lombaires supérieurs ne sont plus ce qu'ils étaient. Qui plus est, manifestement, la qualité de ta peau se détériore : tes cellules épithéliales sont clairement en bout de course. Regarde toutes ces kératoses séniles sur tes joues, ces grosses lésions brunes. » Il tendit un miroir à Julius pour qu'il puisse se rendre compte. « Depuis la dernière fois que je t'ai vu, il doit y en avoir une douzaine en plus. Combien de temps passes-tu au soleil ? Est-ce que tu portes un chapeau à larges bords comme je te l'ai conseillé ? J'aimerais que tu voies un dermatologue pour ces taches. Je te recommande d'aller voir Bob King, il travaille dans l'immeuble juste à côté. Voilà son numéro. Tu le connais ? »

Julius acquiesça.

« Il pourra te brûler les taches disgracieuses avec une simple goutte de nitrogène. C'est lui qui m'en a enlevé quelques-unes, le mois dernier. Rien de bien méchant, l'affaire de cinq ou dix minutes. Beaucoup d'internistes le font eux-mêmes, maintenant. Par ailleurs, tu as une tache dans le dos sur laquelle j'aimerais

tout de même qu'il jette un œil : tu ne peux pas la voir, elle est située juste en dessous de la partie latérale de ton omoplate droite. Elle m'a l'air différente des autres, irrégulièrement pigmentée, avec des contours pas très bien dessinés. Ce n'est probablement rien du tout, mais je préférerais tout de même qu'il vérifie. D'accord, cher ami ? »

Ce n'est probablement rien du tout, mais je préférerais tout de même qu'il vérifie. Dans la voix de Herb, Julius perçut un ton faussement et exagérément serein. Car franchement, dite par un toubib à un autre toubib, la phrase « pigmentée différemment et avec des contours pas très bien dessinés » avait de quoi inquiéter. Cela voulait dire un possible mélanome. Et aujourd'hui, rétrospectivement, Julius voyait dans cette phrase, dans cet instant précis, le moment où sa vie insouciante s'achevait et où la mort, jusqu'ici ennemi invisible, surgissait dans toute son effroyable réalité. Oui, la mort s'était bel et bien installée, elle ne le quitta plus une seule seconde et toutes les horreurs qui allaient suivre n'étaient que des post-scriptum prévisibles.

Des années auparavant, Bob King avait été, comme d'ailleurs un grand nombre de médecins de San Francisco, le patient de Julius, lequel avait régné sur la communauté psychiatrique pendant trente ans. Comme professeur de psychiatrie à l'université de Californie, il avait enseigné à des générations d'étudiants, puis avait été nommé, cinq ans plus tôt, président de l'Association américaine de psychiatrie.

Sa réputation ? Celle d'être le médecin des médecins, celui qui ne leur racontait pas d'histoires. Un psychothérapeute de dernier ressort, un magicien plein de sagesse et prêt à tout pour aider ses patients. Et c'est justement pour cette raison que, dix ans auparavant, Bob King l'avait consulté au sujet de sa longue addiction au Vicodin (le médicament par excellence du médecin toxicomane, tant il lui est facile de s'en procurer). À l'époque, King était dans une très mauvaise passe. Ses besoins en Vicodin avaient sérieusement augmenté, son mariage prenait l'eau, son travail en pâtissait et il en était au point de devoir se droguer tous les soirs pour pouvoir trouver le sommeil.